

Fonction(s) de la narration

Rozenn Le Berre

Docteure en philosophie

Centre d'Ethique Médicale

EA 7446 ETHICS

Institut Catholique de Lille

Introduction

- « *Les maladies de l'homme ne sont pas seulement des limitations de son pouvoir physique, ce sont **des drames de la vie.*** »
 - Georges Canguilhem, « Une pédagogie de la guérison est-elle possible ? » dans *Ecrits sur la médecine*, p. 89.
- Aristote, *Poétique*

- Des récits omniprésents? Sous des formes multiples?
 - Lors des transmissions
 - Lors des staffs, debriefing, procédures collégiales
 - Dans le dossier médical
 - Lors de groupes de réflexion éthique, au sein de groupe de parole
 - Dans les groupes de travail institutionnel
 - Dans les lettres de remerciements des patients/familles
 - Dans les courriers de réclamations et demandes de médiation
 - Pendant les soins
 - Comme type d'accompagnement: relation d'aide, intervention psy, biographie hospitalière
 - Dans les couloirs
 - Entre collègues, lors des pauses
 - Pour soi...

- Hypothèse: une possible élaboration intersubjective comme espace de créativité à travers les fonctions de la narration.
 - Traverser la maladie par et dans la parole adressée.
 - Aborder le réel sous l'angle de la narration
- C'est parce que nous sommes des sujets que ces histoires ont un sens et une résonance; c'est en entendant ces histoires et en devenant les auteurs que nous devenons des sujets.

- Des fonctions multiples:
 - Décider, orienter l'action
 - Accompagner
 - S'exprimer, exprimer des émotions
 - Comprendre
 - Se souvenir, garder une trace
- Des outils et supports différents
 - À l'oral: récits qui circulent, se transforment
 - À l'écrit: dossier papier/informatisation

Le récit dans les pratiques de soin

- Des récits qui circulent et qui participent à construire une identité dans laquelle on peut se reconnaître et souder une communauté de soin.
- *« Les infirmières, et les aides-soignantes plus encore, ne peuvent pas décrire leur travail par des généralisations, encore moins le modéliser sous formes de chiffres ou de diagrammes. Pour (faire) comprendre ce qu'elles font, les infirmières et les aides-soignantes sont tenues de raconter une succession d'histoires tordues où vulnérabilité ne signifie aucunement « innocence » ou « transparence » ou « bonté ». Cette succession d'histoires que les soignantes se racontent inlassablement à chaque fois qu'elles en ont l'occasion vise à construire une éthique commune indissociable d'une communauté de sensibilité. »*
 - Pascale Molinier, 2011, p. 307.

Identité narrative: être et raconter

- *« Il apparaît alors que notre vie, embrassée d'un seul regard, nous apparaît comme le champ d'une **activité constructrice**, empruntée à l'intelligence narrative, par laquelle nous tentons de **retrouver**, et non pas simplement d'imposer du dehors, l'identité narrative qui nous constitue. J'insiste sur cette expression d' « identité narrative », car ce que nous appelons la subjectivité n'est ni une suite incohérente d'évènement ni une substantialité immuable inaccessible au devenir. C'est précisément la sorte d'identité que seule la **composition narrative** peut créer par son dynamisme. »*
- Ricoeur Paul, « La vie, un récit en quête de narrateur », in *Ecrits et conférences 1 : Autour de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2008, p. 274.

Identité narrative: être et raconter

- « La compréhension que nous avons de nous-mêmes est une **compréhension narrative**, c'est-à-dire que nous ne pouvons pas nous saisir nous-mêmes hors du temps et donc hors du récit ; **il y a donc une équivalence entre ce que je suis et l'histoire de ma vie**. En ce sens, la dimension narrative est constitutive de la compréhension de soi. » Ricœur Paul, « Le récit : sa place en psychanalyse », in *Écrits et conférences 1 : Autour de la psychanalyse*, p. 277-278.
- « Que le temps devient humain dans la mesure où il est articulé sur un mode narratif, et que le récit atteint sa signification plénière quand il devient une condition de l'existence temporelle. » Ricœur Paul, *Temps et récit*, p. 105.

Pouvoirs de la littérature

- Ruwen Ogien, *Mes mille et une nuits; la maladie comme drame et comme comédie*, Editions Albin Michel, Paris, 2017.
- « *La littérature nous montre à quel point les considérations existentielles sont présentes dans la vision commune de la maladie grave, mais aussi comment les tentatives de lui trouver une signification profonde finissent par échouer.* » (p. 62)
- Roland Barthes, « Longtemps, je me suis couché de bonne heure », *Le bruissement de la langue*, Paris, Editions du Seuil, 1993, p. 343
- « *Je constatai [...] que ces épisodes, je les recevais (je ne trouve pas d'autre expression) comme des « **moments de vérité** » : tout d'un coup, la littérature (car c'est d'elle qu'il s'agit) coïncide absolument avec un arrachement émotif, un « cri » .* »

Violence de la maladie, violence des mots

- Thomas Bernhard
- « *Pour l'adolescent que j'étais, les médecins étaient toujours apparus comme des **messagers de terreur**, auxquels ses maladies l'avaient impitoyablement livré. Il n'avait jamais pu avoir avec les médecins qu'une relation de terreur. Jamais, à aucun instant, ils n'avaient été pour lui des personnes inspirant confiance. Tous les êtres humains qu'il a connus et aimés et qui, à un moment déterminé, avaient été un jour des êtres malades, ont été laissés en plan par des médecins au point décisif de leur maladie et comme il a bien fallu qu'il se dise plus tard, presque toujours par incurie grossière et irresponsable. Sans cesse il avait été confronté à l'inhumanité des médecins, choqué de leur arrogance poussée à l'extrême et de leur besoin carrément pervers de se faire valoir.* » (Le souffle, p. 60)

A qui s'adressent les histoires?

- « **La vulnérabilité d'une vie, révélée dans la maladie, emporte le moi dans un conflit des identités.** Le moi fait l'épreuve de son attachement paradoxal à la pathologie puisqu'il est à la fois menacé et révélé par elle. Si le sentiment d'exister d'un « Je » devient d'autant plus prégnant qu'il est dévoilé par l'intensité d'une pathologie, ce qui est révélé, en même temps que la certitude d'être soi, c'est l'angoisse de ne plus être « soi » du fait de la maladie. Le « Je » est précarisé au moment même où il est signifié de la manière la plus brutale par l'intrusion d'un danger réel. »
- Guillaume Le Blanc, « La vie psychique de la maladie », *Esprit* 2006/1 (Janvier), p. 122.

Prendre soin des mots

- « Nous avons ce mot dans notre langue, ce bon mot: *cure* (soins, cure, traitement, guérison). **Si ce mot pouvait parler**, il nous raconterait certainement une histoire. Les mots ont ceci de précieux qu'ils possèdent des racines étymologiques; ils ont une histoire: **comme les êtres humains, ils doivent parfois se battre pour affirmer et confirmer leur identité.** »
- D. W. Winnicott, « Cure » dans C. Marin, F. Worms, A quel soin se fier; Conversations avec Winnicott, Paris, PUF, 2015, p. 21.

Vivre la maladie, écrire la vie

- *« La consolation des contes de fées, la joie de la fin heureuse, ou plus correctement de la bonne catastrophe, le soudain « tournant » joyeux (car il n'y a de véritable fin à aucun conte de fées) : cette joie, qui est l'une des choses que le conte de fées peut produire suprêmement bien, n'est pas essentiellement « d'évasion », ni de « fuite ». »*
 - J.R.R. Tolkien, « Du conte de fée », in *Faërie et autres textes*, p. 134.
- *« Dans pareilles histoires, quand vient le « tournant » soudain, l'on a un aperçu saisissant de la joie et du désir du cœur, qui s'échappe pour un moment du cadre, qui déchire en vérité le tissu même de l'histoire et laisse passer un rayon de lumière. »*
 - J.R.R. Tolkien, « Du conte de fée », in *Faërie et autres textes*, p. 136.

- « *Nous sentons très bien que notre sagesse commence où celle de l'auteur finit, et nous voudrions qu'il nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de **nous donner des désirs.** »*
- Marcel Proust, *Sur la lecture*, p. 32.

Pour conclure...

- « *Vouloir écrire l'amour, c'est **affronter le gâchis du langage** : cette région d'affolement où le langage est à la fois trop et trop peu, excessif (par l'expansion illimitée du moi, par la submersion émotive) et pauvre (par les codes sur quoi l'amour le rabat et l'aplatit. » (...)*
- « *Savoir qu'on n'écrit pas pour l'autre, savoir que ces choses que je vais écrire ne me feront jamais aimer de qui j'aime, savoir que l'écriture ne compense rien, ne sublime rien, qu'elle est précisément là où tu n'es pas – c'est le commencement de l'écriture. »*
 - Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, p. 115-116.